

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:  
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/  
Pages de couleur
- Pages damaged/  
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/  
Pages détachées
- Showthrough/  
Transparence
- Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/  
Pagination continue
- Includes index(es)/  
Comprend un (des) index
- Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/  
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison
- Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

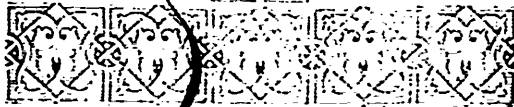
10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
						✓					

VIIIe ANNEE

1er JAN.

No 1

1892.



*M. J. P.*



**REVUE**  
**DU**  
**TIERS-ORDRE**  
**LITTELAIRE**

**TERRE-SAINTE**

**BULLETIN**

Publié par les

**Franciscains**

de

**L'Observance**

de

**MONTREAL**

avec le concours de

**MINISTRE GENERAL**

de tout l'Ordre de

**ST-FRANCOIS**

et de

*L'autorité Diocésaine.*

PREX DE  
L'ABONNEMENT ANNUEL

**\$1.00**

Qu'on envoie à



Mme Vve FAURE

RUE NOTRE-DAME

**3585**

*S. Henri Le Montreal.*

**1892**

## SOMMAIRE.

---

Souhais de nouvel an, 1.—S. François d'Assise, 2.—Le Tiers-Ordre dans le présent, 6—Christophe Colomb, 10.—Correspondance de Rome, 14.—Reconnaissance pour faveurs obtenues, 16.—Paroles et lettres du Pape Tertiaire, à M. Léon Harmel, Tertiaire, 17.—Lettre de Chine, 19.—Jésus au berceau, 21.—Les inondations en Espagne et les Franciscains, 23—Connaître Jésus, 26.—Syrie, dévouement des Franciscains, 28.—Terre Sainte, Combat à Bethléem. 30.—Le Pape et la France, 31.—Un Juif dans le trouble, 32.

---

## A V I S

---

Nous prions respectueusement et instamment les personnes qui recevront le présent numéro de nous honorer de leur abonnement pour l'année 1892. Le prix de l'abonnement est fixé à \$1.00 par an, à partir du 1er janvier. Si les abonnements sont assez nombreux pour couvrir nos frais, nous publierons la *Revue du T. O.* deux fois par mois, sans en augmenter le prix. Nous ne pouvons adresser la *Revue* qu'à ceux qui envoient le prix de l'abonnement avec leur nom et leur adresse bien lisible et exacte.

Les abonnés de 1891 auxquels nous n'avons pu envoyer les numéros de *février* et d'*août* voudront bien nous en informer ; nous les leur expédieront prochainement.

MONTREAL.—Les Tertiaires de la partie *ouest* se réuniront à l'église basse de S. Joseph, comme d'habitude le *premier* dimanche du mois, et les Tertiaires de la partie *est* se réuniront à la Réforme le *deuxième* dimanche du mois. Les Tertiaires *novices* se réunissent aux jours habituels.

Soumis d'esprit et de coeur aux décisions de la Ste Eglise Catholique Romaine, notre Mère, nous déclarons que tout en rapportant comme vrais les faits cités dans la *Revue du T. O.* et de la *T. S.*, nous ne prétendons en aucune manière déterminer leur véritable caractère, et nous rétractons tout ce qui à notre insu pourrait paraître, en quoi que ce soit, prévenir le jugement de l'autorité ecclésiastique.

*Imprimatur :*

† EDOUARD CHS., Archevêque de Montréal.

VIII<sup>e</sup> ANNEE

No. 1



1er JANVIER

1892

REVUE  
DU  
TIERS - ORDRE

ET DE LA  
TERRE SAINTE



Souhaitz de Nouvel An

LES FRANCISCAINS  
Couvent de S. Joseph  
MONTREAL.

SECTION

YHET  
R454F2

*Autrefois les chrétiens avaient l'habitude de se présenter leurs vœux de nouvel an par ces paroles : " Dieu vous donne une bonne année et le Paradis à la fin de vos jours ! "*

*Laissez-moi, chers Bienfaiteurs, Frères et Sœurs, et amis en S. François, laissez-moi imiter ces âges de foi et vous dire :*

**DIEU VOUS DONNE UNE BONNE ANNÉE ET LE PARADIS A LA FIN DE VOS JOURS.**

*Puisque Dieu exauce la prière du pauvre et de ceux qui le servent, nous espérons fermement qu'il daignera exaucer ce vœu que nous déposons dans la crèche du divin Enfant de Bethléem, fait pauvre pour nous enrichir, fait serviteur pour nous procurer la dignité d'enfant de Dieu. Oui, ce petit frère qui nous est venu du Ciel pour nous y conduire, voudra bien prendre notre souhait, l'unir aux siens et le rendre digne d'être exaucé par notre Père Céleste. Nous en sommes sûrs, grâce à ce Sauveur si affable, si attrayant, si aimant, si dévoué pour nous tous, l'année 1892 sera bonne, d'une bonté divine. C'est-à-dire que Dieu ne lui refusera pas des grâces abondantes avec lesquelles nous pourrons progresser dans la vertu. Il ne prétend pas que la présente année soit exempte de croix. Non, car la croix est le cachet de Dieu imprimé*

sur ses œuvres et sur ce qui lui appartient. C'est le signe du Grand Roi, c'est le signe gravé sur les membres de notre Père S. François, c'est le signe qui orne le front de tous les élus. Heureux qui sait l'accepter, le porter et glorifier ainsi ce Jésus qui l'a embrassé de tout son cœur, du berceau à la tombe ! Par lui il sera délivré de tous ses ennemis ; par lui il sera couronné ; par lui il aura le Paradis à la fin de ses jours !

Oh ! comme nous prions tous les jours de l'année et comme déjà nous conjurons du fond du cœur notre Père céleste, afin que la nouvelle année soit bonne pour chacun de vous, et que le Paradis vous soit donné à la fin de vos jours ! Mais veuillez aussi, chers Bienfaiteurs, chers Amis, chers Tertiaires demander pour nous la même grâce, afin que devenant de plus en plus des religieux selon S. François, comme lui nous vous édifiions, nous nous sanctifions et surtout nous réjouissions le bon Dieu.

LE PÈRE GARDIEN DES FRANCISCAINS DE MONTREAL.

---

S. FRANÇOIS D'ASSISE.

---

XIII

II. RENONCE AUX BIENS PATERNELS.

“ Cependant Pierre Bernardoné, de retour, ne trouve plus son fils en prison. Ajoutant péché sur péché il se répand en injures contre sa femme, puis frémissant d'indignation et tempétant il court au lieu où François s'était retiré. Il voulait, s'il ne pouvait le ramener, au moins le chasser de la province.

“ Mais la crainte de Dieu est la base de la force. Cet enfant de la grâce à peine a-t-il entendu venir son père selon la chair, que fortifié par Dieu il va spontanément sans crainte et même avec joie au-devant de cet homme furieux. D'une voix assurée il crie qu'il regarde comme rien les chaînes et les coups. Il proteste en outre qu'il souffrira volontiers tous les maux pour le nom de Jésus-Christ.

“ Bernardoné comprend qu'il lui est impossible de détourner François du chemin où il s'est engagé : il s'ingénie alors à trouver le moyen de lui arracher son argent.

“ L'homme de Dieu aurait désiré employer tout cet argent pour l'entretien des pauvres et du lieu où il se trouvait. (1) Mais il n'aimait pas l'argent, il ne se laissa donc pas tromper par cette apparence de bien ; nullement attaché à la richesse, rien ne pouvait le troubler en y renonçant.

“ Enfin on trouve l'argent que ce parfait contempteur des biens terrestres, uniquement soucieux des choses célestes, avait jeté sur la fenêtre et dans la poussière ; la fureur du père inhumain se calme un tant soit peu ; sa soif avare se tempère en prenant l'or de son fils. (S. Bon. ; 1 Celano, c. 6 ; 3 Comp., c. 6.)

“ Cependant non encore satisfait il court au palais communal et se plaint de son fils en présence des consuls. Ceux-ci, remarquant le trouble du malheureux père, pensent à faire comparaître devant eux François auquel, pour cela, ils envoient un héraut. Par la grâce de Dieu, répond François, au messenger municipal, désormais je suis libre, Dieu seul est mon maître, aussi je ne suis plus tenu d'obéir aux consuls.

“ Ceux-ci ne voulant point violenter le jeune homme dirent à son père : Du moment qu'il est entré au service de Dieu, il échappe à notre pouvoir. (3 Comp., c. 6.)

“ Bernardoné voyant qu'il n'avancerait en rien devant les consuls porta ses récriminations devant l'Évêque d'Assise, afin qu'entre ses mains François renoncât à tout l'héritage paternel et remit tout ce qu'il avait. Homme discret et prudent, l'Évêque fit appeler d'une manière convenable l'inculpé pour qu'il vint répondre aux doléances de son père. François répondit : J'irai au seigneur évêque car il est le père et le seigneur des âmes.

“ Il vint donc à l'évêque qui le reçut avec grande joie et lui dit :

“ Ton père est fort troublé et scandalisé contre toi ; c'est pourquoi, si tu veux servir Dieu, rends lui l'argent que tu as. Peut-être vient-il d'objets mal acquis ; Dieu ne veut pas dès lors que, pour les péchés de ton père, tu le donnes pour un usage religieux ; d'ailleurs la fureur paternelle se calmera en le recevant. Oui, mon fils, aie confiance au Seigneur, agis virilement et sois sans crainte ; lui-même l'assistera et te donnera abondamment le nécessaire pour accomplir l'œuvre de son église.

“ Réjoui et fortifié par les paroles de l'évêque, l'homme

---

(1) Sans doute de l'église de S. Damien, où il avait déjà habité, où il avait laissé son argent. D'après ce passage on voit que S. François délivré de la prison paternelle était retourné à S. Damien.

de Dieu se lève, apporte sa bourse devant le prélat et lui dit : Seigneur je veux d'un cœur content rendre à mon père non-seulement l'argent qui vient de ses marchandises, mais encore mes vêtements. Cela dit, François entre dans la chambre de l'évêque, et comme enivré d'une admirable ferveur spirituelle, il quitte tous ses habits sans exception. Il les plie, pose par dessus son argent, sort de la chambre en présence de l'évêque et des assistants et remet le tout à son père. Ecoutez-tous, dit-il, et comprenez : jusqu'à présent j'ai appelé du nom de père Pierre de Bernardoné ; mais, parce que j'ai résolu de servir Dieu, je lui remets l'argent, cause de son trouble, et tous les vêtements que j'ai reçus de ses biens. Désormais je veux dire : A notre Père qui êtes aux cieux, auquel j'ai confié tout trésor et en qui j'ai mis toute confiance, et je n'appellerai plus père Pierre de Bernardoné. J'irai au Seigneur dans le dénûment.

“ On remarqua alors que l'homme de Dieu portait, sous ses vêtements de couleur, et sur sa chair, un cilice.

“ Consumé d'une douleur extrême et de fureur, son père se leva, prit l'argent, les habits de François et porta le tout chez lui. Le public fut rempli d'indignation en voyant qu'il ne laissait absolument rien à son fils pour se couvrir ; pris de pitié pour François ils commencèrent à pleurer fortement.

“ Considérant attentivement les ferventes dispositions de l'homme de Dieu, l'évêque, homme pieux et bon, se leva aussitôt ; plein d'admiration pour sa constance, il le prit, en pleurant, dans ses bras et le couvrit du manteau qu'il portait, ordonnant aux siens d'apporter à François de quoi couvrir ses membres. Il comprenait clairement que la conduite de ce jeune homme était réglée par les conseils divins ; et que ce qu'il avait vu contenait un profond mystère. Aussi à partir de ce moment devint-il l'aide de François par ses exhortations, sa protection, ses conseils et les marques de sa tendre charité.

“ On donna donc à ce dénué de tout le pauvre et misérable petit manteau d'un certain laboureur au service de l'évêque. François le reçut avec gratitude. Ayant trouvé du mortier, par hasard, il marqua ce manteau du signe de la croix, en faisant ainsi le vêtement d'un homme crucifié et d'un pauvre demi nu.

“ Ainsi le serviteur du roi suprême est laissé nu pour qu'il suive le Seigneur crucifié nu qu'il aimait. Oui, il se munit du signe de la croix afin de confier son âme au bois salutaire par lequel il échapperait au naufrage du monde. (S. Bon., c. 2, 3 Comp., c. 6, 1 Cel., c. 6.)

“ Donc François, dépouillé de tout ce qui appartient au monde, lutte avec le démon et ne se souvient plus que de la divine justice. O cœur vraiment libéral auquel déjà Jésus-Christ seul suffit !

“ Le voilà qui commence à mépriser sa vie, ne s'en préoccupant plus ; devenu pauvre il veut trouver la paix dans la voie étroite ; il veut, qu'en ce monde, seule la muraille de son corps le sépare de la vision de Dieu. (1 et 2 Cel.)

“ Or François, contempteur du monde, délivré du lien des cupidités mondaines, sortit d'Assise sûr et libre ; il lui fallait le secret de la solitude pour que seul et dans le silence il put entendre le secret de l'entretien céleste. Voyez demi vêtu celui qui autrefois se couvrait d'écarlate ; il marche à travers les bois et chante joyeusement en français les louanges du Seigneur. Tout-à-coup des voleurs cachés sortent de leur ancre et fondent sur lui.

“ Qui es-tu ? lui demandent-ils d'un ton farouche.

“ Plein de confiance, d'une voix assurée et prophétique, l'homme de Dieu répond : -- Je suis le héraut du grand Roi ; que vous importe ?

“ Mais eux le frappent et le jettent dans une fosse remplie de neige en disant : — Reste là, chétif héraut de Dieu ! François se tourne et se retourne, finit par secouer la neige qui le couvrait, et sort de la fosse après le départ des voleurs. Tout joyeux il se met à chanter plus fort dans la forêt les louanges du Créateur de l'univers.

“ Il parvient enfin à un couvent voisin de moines où, comme mendiant il demande une aumône qu'il reçoit en homme inconnu et méprisé. Là, pendant plusieurs jours, couvert seulement d'une misérable *amissia*, à peine nourri, il fut occupé à la cuisine comme marmiton. Voyant qu'on n'avait pour lui aucune pitié, qu'il ne pouvait pas même obtenir un vêtement de rebut, il sortit de cette maison, non par colère, mais forcé par la misère, et s'en vint à Gubio où un ancien ami le reconnut, l'accueillit et lui fournit une pauvre tunique comme à un petit pauvre du Christ.

“ Peu de temps après comme la renommée de François se répandait partout et que les populations se redisaient son nom, le prieur du monastère dont on vient de parler se rappelant et comprenant la manière dont l'homme de Dieu avait été reçu dans sa maison, vint le trouver et, par respect pour le Sauveur, lui demanda humblement pardon pour lui-même et pour ses religieux. (S. Bon., c. 2, 1 Cel., c. 7.)

Faisons ici une réflexion :

N'est-il pas étonnant que François voulant se dévouer au service de Dieu, éprouve tant de difficultés, subisse tant



d'avaries de la part des hommes, même des hommes déjà engagés dans la vie religieuse? Ne semble-t-il pas que Dieu aurait dû lui épargner ces maux, lui faciliter au contraire l'exécution de ses pieux desseins?

Oui, humainement parlant il devrait en être ainsi; mais Dieu voit les choses d'un point de vue plus élevé, plus juste. François devait triompher de tous les obstacles comme N. S. J. C. a vaincu tous ses ennemis en souffrant et en mourant. Nous ignorons le prix du sacrifice, la puissance de la douleur supportée chrétiennement. Le Sauveur nous a sauvés, non quand il était bien accueilli par les foules, mais quand il en était rejeté, quand il mourait sur la croix. En apparence il était vaincu, il ne pouvait rien, en réalité c'est alors qu'il triomphait, qu'il nous tirait des griffes du diable. Il en est de même pour tous ceux qui collaborent à cette œuvre: ils doivent semer dans les larmes pour moissonner dans la joie. C'est la règle.

Règle fort équitable: comment? les partisans du démon souffriront pour leur maître, ils pourront s'en glorifier, et les amis de Jésus ne le pourraient pas? Où serait leur assurance en face des mondains? Quelle preuve d'amour auraient-ils donnée à Jésus? seraient-ils des héros?

(*A suivre.*)

FR. JEAN-BAPTISTE, *M. Obs.*

---

## LE TIERS-ORDRE DANS LE PRESENT

---

### III

À propos du temps présent laissez-moi vous rapporter une histoire du temps passé, de ce bon vieux temps que l'on interroge toujours avec curiosité. Il nous montrera que les hommes sages ont été toujours mêlés aux insensés, le bien au mal.

Revenons donc à plus de 1000 ans en arrière, entrons en esprit à la cour de Charlemagne. Voilà justement le Bienheureux Notker; cela fait bien notre affaire! Historien du grand monarque, il nous le fera connaître. Oui, homme vénérable, racontez-nous quelque chose du premier Empereur Franc.

"Volontiers, mes amis. Sachez donc que notre illustre Prince montre sa grandeur jusque dans son vêtement. Vous l'allez voir.

“ Un certain jour de fête, après la célébration de la messe, Charles dit aux siens :

“ Ne nous laissons pas engourdir dans un repos qui nous mènerait à la paresse ; allons chasser jusqu'à ce que nous ayons pris quelque animal, et partons tous vêtus comme nous le sommes.”

La journée était froide et pluvieuse. Charles portait un habit de peau de brchis, de peu de valeur. Les autres grands, arrivant de Pavie où les Vénitiens avaient apporté tout récemment, des contrées au-delà de la mer, toutes les richesses de l'Orient, étaient vêtus, comme dans les jours fériés, d'habits surchargés de peaux d'oiseaux de Phénicie entourés de soie, de plumes naissantes du cou, du dos et de la queue des paons, enrichies de pourpre de Tyr et de franges d'écorce de cèdre. Sur quelques-uns brillaient des étoffes piquées ; sur quelques autres, des fourrures de loir. C'est dans cet équipage qu'ils parcoururent les bois ; aussi revinrent-ils déchirés par les branches d'arbres, les épines et les ronces, percés par la pluie et tachés par le sang des bêtes fauve ; ou les ordures de leurs peaux.

“ Qu'aucun de nous (dit alors le malin Charles.) ne change d'habits jusqu'à l'heure où on ira se coucher ; nos vêtements se sécheront mieux sur nous.”

A cet ordre, chacun plus occupé de son corps que de sa parure, se mit à chercher partout du feu pour se réchauffer. A peine de retour et après être demeurés à la suite du roi jusqu'à la nuit noire, ils furent renvoyés à leurs demeures. Quand ils se mirent à ôter ces minces fourrures et ces fines étoffes qui s'étaient plissées et retirées au feu, elles se rompirent et firent entendre un bruit pareil à celui de baguettes sèches qui se brisent. Ces pauvres gens gémissaient, soupiraient et se plaignaient d'avoir tant perdu d'argent dans une seule journée. Il leur avait auparavant été enjoint par l'empereur de se présenter le lendemain avec les mêmes vêtements. Ils obéissent, mais tous alors, loin de briller dans de beaux habits neufs, faisaient horreur avec leurs chiffons infects et sans couleur. Charles, plein de finesse, dit au serviteur de sa chambre :

“ Frotte un peu notre habit dans tes mains, et rapporte-nous-le.”

Prenant ensuite dans ses mains et montrant à tous les assistants ce vêtement qu'on lui avait rendu bien entier et bien propre, il s'écria :

“ Ô les plus fous des hommes ! quel est maintenant le plus précieux et le plus utile de nos habits ? Est-ce le mien que je n'ai acheté qu'un sou, ou les vôtres qui vous

ont coûté non seulement des livres pesant d'argent, mais plusieurs talents ? »

Se précipitant la face contre terre, ils ne purent soutenir sa terrible colère.

Merci, vénérable historien, nous constatons qu'en effet Charles est vraiment grand. Grand par l'esprit : il sait si bien voir le côté pratique des choses. Grand par le cœur : il ne s'attache pas aux bagatelles de ce monde. Grand par le courage : il ne craint pas, lui empereur, de se vêtir plus simplement que ses courtisans et de leur paraître inférieur ou ridicule.

Mais je veux vous faire plaisir, historien du grand homme, en vous disant que Charlemagne a de nombreux imitateurs en Canada. Sans doute, en Canada, par suite des relations très fréquentes avec les États, où le luxe est énorme, on voit des imitateurs des courtisans dont vous venez de nous parler, mais on trouve aussi, dans les Tertiaires de S. François d'Assise, des émules de votre héros. Tenez, Bienheureux Notker, puisque vous savez écrire, vous savez lire aussi. Lisez donc cet extrait d'un journal canadien, appelé *Le Nord* ; vous y verrez ce qu'on pense du luxe en Canada :

#### LE LUXE, VOILA L'ENNEMI !

C'est là une triste vérité à constater. Nous voulons parler du luxe dans nos campagnes. Il faut voir de ses yeux pour en parler avec autorité. Nous laisserons dire un voyageur qui vient de passer quelques semaines dans une paroisse du nord.

L'optimisme, dit-il, est le fond de mon caractère, surtout dans mes appréciations de la population rurale. Car j'aime la poésie du travail, et nulle part, je ne la trouve aussi belle que dans les champs, encore mieux dans le voisinage d'un beau lac, comme on en rencontre partout dans le nord.

C'est avec un intérêt toujours nouveau que j'observe les mœurs, les coutumes et les progrès de la population, sur place, et je trouve une foule de traits aimables dans le type de l'habitant du nord. Il est généralement très sobre, enjoué, rangé, ami de l'ordre et de la justice et s'il ruse un peu comme son copain du sud, c'est qu'il aime la partie égale. Voilà pour le chef de famille. Dirai-je, hélas ! qu'il coule ses jours dans la félicité parfaite, voyant grossir chaque jour le patrimoine qu'il amasse à ses enfants ? Il le

---

(\*) Plusieurs diocèses célèbrent la fête du Bienheureux Charlemagne le 28 janvier.

mériterait bien, lui, l'infatigable laboureur, moissonneur, batteur, bûcheron, voyageur, administrateur, l'homme de tous les sacrifices, de toutes les privations, qui sait affronter tous les maux.

Cependant, ce brave cœur lutte comme un géant pour sauver son coin du pays natal des mains du créancier inexorable et éloigner le calice amer de l'exil. Qui donc le pousse si fatalement vers l'abîme? Ses enfants, oui, ses enfants, ceux-là même à qui il ferait son unique bonheur de partager un établissement des plus honorables. Je vais vous conter comment j'en suis venu à cette opinion.

C'était le premier dimanche que je passais dans le nord. Je fumais la pipe dans ma chambre d'hôtel, en compagnie d'un cultivateur que j'estimais beaucoup pour le *bon sens* de sa conversation et son goût des vieilles traditions. L'heure de la messe approchait. Tout à coup, je vois, par ma fenêtre, rouler dans la cour de l'hôtel, un élégant *buggy* monté par un couple somptueusement habillé. Je vois un cavalier luisant de drap sauter à terre avec une grâce agreste, et donner la main à la dame de sa pensée, une franboise des champs dans un boucant de satin rubanné cramoisi, vert, rouge, orange, violâtre, etc.

"Diable! fis-je en moi-même, d'où peuvent venir ces étrangers?" En même temps, je vois arriver un autre *buggy*, même monture, et j'en compte successivement jusqu'à trente qui vont se ressemblant de plus en plus. Je compris bientôt que c'était la revue du dimanche qui se faisait pour les belles. Mon optimisme fut assez malavisé de me faire admirer cette bizarre féerie. "Superbe! m'écriai-je, qui aurait pensé, dans cette paroisse, il y a trente ans, que le progrès, l'amélioration de la culture, le développement de l'instruction feraient un jour succéder une aisance admirable à la disette, la chaussure fine au soulier mou, le drap à la grosse toile, le satin à l'indienne?..

Mon compagnon coupa court à cet hymne fin de siècle par un éclat de rire sarcastique. "Ce que vous appelez progrès dit-il, fait reculer notre paroisse de cinquante ans, car c'est depuis cette époque de progrès que notre paroisse se dépeuple le plus rapidement. Notre population est pour le moins décimée par ce progrès qui n'est autre que l'affreuse maladie de petite vanité qui s'appelle le luxe. Chacune de ces belles voitures représente une hypothèque sur le terrain du père. Chacun de ces chevaux fringants compte pour une bouche inutile dans l'étable. Chacun de ces habits de drap a coûté le travail de toute la famille. Le luxe du fils achève de ruiner le père dont la terre est déjà vendue à

réméré ; le fils a trouvé dans la richesse de l'habit le dédain de la culture et des champs et le goût des villes avec leur atmosphère vicieuse. Ce n'est qu'une question de mois pour lui de lever le pied du côté des manufactures américaines."

Je fus aussitôt frappé de la réalité de cette épouvantable anomalie et j'y découvris un fléau terrible pour la race. J'ai souvent, depuis lors, réfléchi à cette question capitale. Pour le moment voici le remède que je propose : Médecins, notaires, et notables quelconques des paroisses du nord, donnez, dans votre train de vie l'exemple de la modestie. Que vos familles bannissent, dans leurs habits toute espèce de luxe, excepté celui du bon goût. Cultivez de préférence l'amitié de l'habitant simple dans toutes ses mœurs et qu'on sache partout à la ronde que vous l'admettez dans vos salons dont vous fermez la porte au *mangeur de galette sèche roulé dans le drap*. Peut-être ainsi aurez-vous contribué à circonscrire les effets calamiteux du luxe de campagne. Car ni la disette, ni la peste, ni la guerre ne peuvent dépeupler nos campagnes mieux que ce fléau : le luxe, voilà l'ennemi !

(LE NORD.)

— Vous voyez, vénérable des temps anciens, si le luxe existe en Canada il y a aussi des adversaires. Je vous le répète, nos Tertiaires actuels savent réagir contre cet ennemi. Ils connaissent ce point de leur Règle.

*" Les membres du Tiers-Ordre s'abstiendront de tout ce qui ressent le luxe et les recherches de l'élégance et observeront, chacun suivant sa condition, les règles de la modestie."*

— Ainsi soit-il ! dit le Bienheureux Notker.

FR. JEAN-BAPTISTE, II. *Obs.*

## CHRISTOPHE COLOMB

### LE GRAND NAVIGATEUR TERTIAIRE.

#### IV

Incapable de supposer en si haut lieu une félonie, Colomb livra sans défiance le plan, les notes, les cartes, en un mot les moyens, d'exécuter son entreprise. Aussitôt l'un des plus habiles capitaines de la marine portugaise fut dépêché avec une caravelle pour aller, en apparence, ravitailler les îles du cap Vert, mais avec la secrète mission de

cingler vers l'Occident à la découverte des terres inconnues, conformément aux indications dont on lui avait remis copie.

Le plus grand secret avait favorisé cette spoliation du génie. Mais si l'on avait surpris à Colomb ses données scientifiques, on n'avait pu lui dérober sa fermeté, sa foi, sa supériorité de coup d'œil, le don mystérieux reçu d'en haut, pour l'accomplissement de son œuvre. Après quelques jours de navigation à l'ouest hardiment continuée, l'équipage commença à s'étonner de l'étendue et à s'alarmer de la route. Ces hommes tremblaient devant l'immensité. Une tempête s'étant élevée vint ajouter à leurs frayeurs ; le Seigneur n'était pas avec eux. Le navire éperdu rebroussa chemin, et retourna honteusement d'où il était parti pour la perpétration clandestine de cet attentat. Alors, comme il arrive en pareil cas, les lâches devinrent fanfarons et railleurs. Rentrés au port, ils tournèrent en moquerie le projet du Génois. Ce n'était, disaient-ils, qu'une vaniteuse extravagance. Leur seule jactance trahit plus tard le secret de cette tentative quasi sacrilège.

Le trait de cette félonie entra profondément dans le cœur de Colomb. Il ressentit au plus haut de sa droiture, l'odieux de la déloyauté royale. Mais déjà il était habitué aux souffrances de l'âme. Depuis quelque temps, à travers les épreuves, il s'était vu ravir par la mort l'associée de ses espérances, la mère de son fils, l'unique consolation de son pauvre foyer. Colomb se tut et regarda le Ciel.

Cependant le roi apprit que la Caravelle n'avait point navigué pendant le nombre de jours et de lieux marqués dans les instructions larronnées à Colomb. Il fut repris du désir de renouer la négociation. Il était prêt à accorder au Génois tout ce qu'il lui refusait depuis longtemps. Mais, de son côté, malgré sa pénurie, Colomb avait résolu de ne jamais traiter avec une cour capable de telles infamies. Il feignit de ne pas comprendre, d'ignorer les nouvelles dispositions du roi. Il continua dans l'isolement ses obscures occupations. Puis, quand il sut de bonne source que le Monarque voulait absolument le lier par un traité pour son entreprise, Colomb, ayant tout à craindre des Conseillers de la Couronne s'il persistait dans son refus, réalisa sans bruit ce qui pouvait lui appartenir du chef de sa femme, prépara prudemment son départ ; et, vers la fin de 1484, s'ensuit en secret de Lisbonne avec son jeune fils Diégo.

Ce fut par mer qu'il s'échappa du Portugal.

Il fit voile pour Gènes.

Une deuxième fois sa patrie ne le comprit pas. Alors il

tourna son regard vers l'Espagne, et au premier vent favorable, il s'embarquait pour ce royaume en se confiant à la seule protection de la divine Providence.

En ce moment règnait en Espagne Isabelle de Castille, douée de qualités exceptionnelles que Dieu avait cultivées en elle par de longues et multiples épreuves. La reine Isabelle avait épousé Ferdinand d'Aragon, surnommé le Catholique. Isabelle et Ferdinand régnaient conjointement ; on les appelait "les Deux Rois." Isabelle était le vrai roi par son habileté à gouverner. Il n'entre pas dans notre plan de raconter toutes les grandes choses qu'elle fit pour la prospérité de l'Espagne, nous dirons seulement qu'elle trouvait le moyen de travailler de ses mains royales. Une si habile économie distribuait le temps de la Reine, qu'après avoir présidé le Conseil des Ministres, donné des audiences, révisé les procès, conféré avec les ambassadeurs, travaillé avec ses intendants et secrétaires, satisfait aux exercices de piété, surveillé l'éducation de ses enfants, Isabelle trouvait encore le loisir de coudre le linge du roi Ferdinand. Loin de dédaigner les travaux d'aiguille, elle avouait avec une certaine complaisance que l'époux de son choix n'avait jamais mis de chemise qu'elle ne l'eut confectionnée de ses propres mains. Qu'en pensent ces jeunes filles si nombreuses, ces mères de famille qui passent leur temps dans le désœuvrement, et croiraient s'abaisser si elles occupaient leurs dix doigts à confectionner le linge de la famille ? Elles aiment mieux l'acheter tout fait afin d'avoir du temps pour jouer du piano, s'amuser, etc. Pauvres gens ! qu'elles sont petites à côté de la reine Isabelle ! ! . . .

Isabelle était donc une personne peu ordinaire ; c'est grâce à elle que Christophe Colomb pourra enfin réaliser son projet ; mais c'est grâce au Gardien du couvent des franciscains de la Rabida que l'inventeur du nouveau monde pourra réussir auprès de la reine.

A une demi lieue de Palos, en vue de l'Océan, s'élève un promontoire rapide et sec, jadis entouré d'une ceinture de vignobles parsemés de figuiers, et dont le sommet se couronnait d'un bois de pins à forme ombellifère. Pareil au nid de la colombe dans les cyprès, le couvent de Ste Marie de la Rabida, caché par la forêt, élançait son clocher par dessus la cime murmurante des arbres d'où s'exhalait une senteur dont l'arôme salutaire allait s'unir au parfum du thym et des lavandes qui poussent à leurs pieds.

L'enceinte du monastère renfermait deux cloîtres intérieurs, une chapelle à portail de forme ogivale, et un jardin où les jasmins mauresques s'allongeaient parmi les pampres

de la treille qui festonnait le promenoir d'été, bordé de citronniers et de romarins.

De la toiture du couvent, dont la coupole, entourée d'une rampe en maçonnerie, avait autrefois pu servir d'observatoire, le regard embrasse de côté de la terre un large horizon. Des plaines qu'arrose le Guadaquivir, il s'étend aux montagnes du Portugal, dont la Guadiana, en traçant la frontière, baigne les soubassements, et peut compter les nombreux cours d'eau et les bourgs de la province d'Huelva, tandis que du côté de la mer, sa portée s'épuise dans l'immensité de l'azur.

En juillet 1485, était préposé à ce couvent, comme Gardien, un homme envers lequel des contemporains furent coupables d'ingratitude, mais qui ne saurait être oublié dans notre histoire.

Assujéti de cœur à la règle de son institut, ce religieux offrait à sa communauté l'exemple d'un parfait disciple de S. François. Il était un sujet d'édification, et le renom de sa piété avait dépassé les murs de clôture de la Rabida. Il s'était vu tout-à-coup appeler à la cour. La reine Isabelle avait parfois requis son conseil ; elle le prisait si haut qu'elle avait voulu faire plonger dans sa conscience le regard pénétrant de ce moine. Il fut son confesseur ; mais le bruit de la cour ne put être supporté par l'humble franciscain. Ce religieux n'aspirait qu'à la placide régularité de son cloître ; ses instances lui obtinrent enfin d'y rentrer. La reine ne l'estimait pas seulement comme religieux d'une sainte vie, comme guide spirituel et grand théologien ; elle honorait sa modestie qui ne pouvait pourtant dérober entièrement sa science ; elle le tenait pour habile astronome et excellent cosmographe.

En effet, la piété n'avait point étouffé l'inclination aux mathématiques du Père Juan Perez qui, en sa qualité d'astronome, avait établi sur le toit du couvent une sorte d'observatoire. Souvent, pendant le sommeil de ses religieux, dans les nuits sereines, le P. Gardien élevant son âme vers le Créateur des mondes suivait avec attention le cours harmonieux des astres. Pendant ses moments libres du jour il portait ses regards sur l'océan et se demandait si au-delà de ces espaces, que n'avait encore franchi aucune voile, il n'y avait pas autre chose que la *mer ténébreuse* ?

(A suivre.)

FR. JEAN-BAPTISTE, M. Obs.





## CORRESPONDANCE DE ROME.

SOMMAIRE. — LE PÈLERINAGE DES VINGT MILLE. — LÉON XIII ET LE TIERS-ORDRE. — LE COMMENTAIRE DU DANTE. — LE NOUVEAU GÉNÉRAL DES DOMINICAINS ET CELUI DES FRÈRES MINEURS CONVENTUELS.

Vous avez su comment le pèlerinage des ouvriers à Rome a été subitement interrompu. Ses débuts avaient été magnifiques, mais s'ils avaient rejoint grandement le cœur du Souverain Pontife, ils avaient eu le don d'exciter la rage des sectaires. Celle-ci fut à son paroxysme le jour de S. Michel, lorsque les journaux libéraux eux-mêmes furent obligés d'avouer dans leurs colonnes que le matin de ce jour, 80,000 personnes avaient acclamé Léon XIII, *Pontife et Roi*, dans l'immense basilique de S. Pierre.

Ne pouvant supporter ces démonstrations d'amour pour le Pape et de fidélité à sa cause sacrée, les francs maçons décidèrent dans leurs assemblées secrètes qu'il fallait y mettre un terme et empêcher les pèlerins de réchauffer dans le cœur des Romains leur amour pour leur Souverain légitime. Ceux-ci en effet se trouvaient en foule à la messe du Pape, le jour de S. Michel et ils s'étaient joints aux pèlerins pour acclamer Léon XIII, *Pontife et Roi*. Ces milliers de voix qui retentissaient sous les voûtes de S. Pierre et dont l'écho se faisait entendre jusqu'aux extrémités du monde, les francs-maçons voulurent les étouffer, comme les voleurs de grand chemin baillonnent leurs victimes pour les empêcher d'appeler au secours et de crier "au voleur !"

Ce coup fut porté aussitôt, et il réussit au-delà de leurs espérances, grâce à la connivence de ceux qui, à l'extérieur comme à l'intérieur, ont manqué à leur devoir et ont permis à la canaille, dans l'Italie toute entière, de conspirer et de battre des citoyens inoffensifs. Bienheureux pèlerins, vous avez souffert pour la cause du Pape et pour la justice : vous en aurez toute la gloire.

Le Souverain Pontife a été fortement impressionné de cet incident, et dans l'audience d'adieu qu'il a donnée à Mr Harmel, il a témoigné amèrement toute la douleur qu'il en avait ressentie.

Espérons que Dieu tirera le bien du mal, et que les paroles de nos saints livres se réaliseront une fois de plus : *Salutem ex inimicis nostris*. Cette persécution lâche et honteuse pour ceux qui en sont les auteurs et pour ceux qui l'ont permise, a fait croître dans le cœur des fideles leur amour et leur dévouement pour le Souverain Pontife : elle a montré jusqu'à l'évidence que la question Romaine est aussi vivante aujourd'hui qu'il y a vingt ans.

Dans le cours d'une des audiences que Léon XIII a données à S. Pierre, le Rédacteur des deux revues franciscaines de Belgique, le T. R. P. Etienne Schoutens a eu l'honneur d'être admis près du Souverain Pontife et il lui a été présenté comme étant le direc-

teur d'une Fraternité de 300 hommes à Anvers. " Ah ! s'écria aussitôt le S. Père en souriant, *des tertiaires de S. François d'Assise ! Travaillez activement à la diffusion du Tiers-Ordre ; c'est lui qui doit régénérer le monde !* "

Ces paroles du Souverain Pontife ne sont pas nouvelles pour nous. Bien des fois déjà, dans des audiences particulières, il en a prononcé de semblables. Elles ne font que confirmer davantage les premières et doivent exciter de plus en plus le zèle des Tertiaires et de tous les Directeurs de Fraternité. Pourquoi le Tiers-Ordre ne pourrait-il pas faire à notre époque ce qu'il a fait autrefois ? Pour cela, il faut le faire connaître et apprécier, il faut l'organiser partout. Si toutes les villes et même les villages avaient leur Fraternité, quel puissant secours n'apporteraient-ils pas à l'Église et à la patrie ?

Il y a quelques jours, les T. R. Pères Marcellin de Civezza et Théophile Domenichelli ont eu l'honneur d'être reçus en audience privée par le Souverain Pontife. Ces deux savants religieux venaient offrir à Léon XIII deux exemplaires magnifiquement reliés, du travail qu'il leur avait confié et qui leur a coûté deux ans de labeurs incessants.

C'est un remarquable *Commentaire de la Divine Comédie de Dante*, ouvrage inédit et composé en 1416, à la demande des Pères du Concile de Constance, par un évêque franciscain, le P. Jean de Herravalle.

Ce livre, grand in-folio de plus de 1,200 pages, renferme une savante introduction des deux éditeurs, une traduction en vers latin et un commentaire aussi en latin de l'œuvre immortelle du grand poète théologien. et, sous forme d'appendice, la première partie d'un autre commentaire composé par le frère Barthélemy de Calle que la mort a empêché de terminer son remarquable travail. Le Souverain Pontife, qui attendait cet ouvrage avec impatience, a fait aux deux franciscains un accueil tout paternel et il les a retenus trois quarts d'heure dans son cabinet de travail. Après avoir lu quelques pages de l'introduction, Sa Sainteté a témoigné toute sa satisfaction et a ajouté : " Cette édition est magnifique et l'ouvrage que vous m'offrez est une gloire pour l'Église et pour l'Ordre franciscain.

Oui vraiment, car tout est franciscain dans cette édition ; franciscain l'immortel auteur de ce poème, d'abord novice dans le premier ordre et ensuite fidèle tertiaire ; franciscain les deux commentateurs et les deux éditeurs, tous les quatre du premier Ordre ; franciscain aussi l'illustre Pontife Léon XIII qui a subvenu à tous les frais de l'édition.

Le nouveau Maître Général des Frères Prêcheurs vient d'arriver à Rome. Sa première visite a été pour notre Révérendissime Père Général. Rien de plus touchant que cette première entrevue du successeur de S. Dominique et de celui de S. François. A diverses reprises ils se sont embrassés, comme autrefois les deux Patriarches lors de leur rencontre à Rome, et au mo-

ment du départ, le nouveau général des Dominicains voulant recevoir la bénédiction de S. François s'est prosterné humblement comme un novice aux pieds du Général des Franciscains. Celui-ci voulait le relever mais il a dû céder aux instances qui lui étaient faites, et au nom de notre séraphique Père, il appela toutes les bénédictions du ciel sur la famille de S. Dominique et sur son illustre chef.

Les Frères Mineurs Conventuels viennent d'élire pour Supérieur Général le Rme Père Laurent Caraletti. Autrefois préfet apostolique à Constantinople et ensuite Procureur Général de son Ordre, il a été choisi pour succéder au Rme Père Bonaventure Soldatie. Tous ceux qui connaissent le nouvel élu se réjouissent de ce choix et souhaitent qu'il puisse gouverner longtemps l'Ordre des Frères Mineurs Conventuels.

FR. BONAVENTURE DE ROUBAIX.

---

Reconnaissance pour Faveurs obtenues.

PAR LE S. NOM DE JÉSUS.

On remercie le S. Nom de Jésus pour une guérison obtenue. Veuillez faire brûler une petite lampe dans le Santuaire, tous les jours, en son honneur. (1 Décembre 1891.)

PAR LE FR. DIDACE, RÉCOLLET.

J'avais mal à un genou depuis cinq ou six ans. Je marchais avec difficulté, surtout quand je sortais dans des temps froids ou humides. Je souffrais encore davantage à genoux.

Il y a à peu près trois semaines, au moment de sortir comme d'habitude, pour aller à l'Église, la douleur se fit sentir plus forte, au point de ne pouvoir marcher. Alors, bien peinée de ne pouvoir aller à la Sainte Messe, je me suis sentie inspirée de me recommander au Frère Didace, j'eus recours à lui de suite avec une si grande confiance, que j'étais certaine d'obtenir par son intercession, sinon, ma guérison du moins du soulagement. Après l'avoir invoqué, je me suis trouvée mieux, j'ai pu aller à la messe, et revenir, sans trop de difficulté.

Le lendemain matin, je me suis trouvée à la même peine ; pour la deuxième fois, je me suis adressée au bon Frère Didace le priant de m'obtenir ma guérison, si c'était la sainte volonté de Dieu ; je lui ai promis qu'en reconnaissance, je me dévouerai

toute ma vie, aux œuvres franciscaines, de plus que je le remercierais pour cette grâce, aux assemblées du Tiers-Ordre, et dans la Revue.

A partir de ce moment le mal a disparu, je n'ai plus senti de douleur.

Mon bon Père, publiez, s'il vous plait, cela dans la Revue, afin que ce grand Serviteur de Dieu soit connu, invoqué et honoré comme il le mérite.

(Montréal, 29 novembre 1891.)

RECONNAISSANCE.—J'ai à m'acquitter d'un important devoir de reconnaissance envers le bon Frère Didace, et je vous prie humblement de me permettre de le faire par l'entremise de la "Revue."

Je priais depuis longtemps pour obtenir une faveur temporelle plus qu'ordinaire quand, ayant entendu parler des prodiges opérés par l'intercession du saint Récollet Canadien, je l'invoquai avec confiance par une neuvaine et je promis que si la faveur demandée m'était accordée, je ferais connaître la chose dans la "Revue du Tiers-Ordre."

Peu de temps après, j'ai obtenu cette très importante faveur et je viens aujourd'hui avec bonheur m'acquitter de ma promesse et exprimer publiquement ma reconnaissance au bon Frère Didace pour sa puissante protection.

UN TERTIAIRE DES TROIS-RIVIÈRES.

---

## PAROLES ET LETTRES DU PAPE TERTIAIRE

A M. LÉON HARMEL, TERTIAIRE.

---

Dans l'audience du 8 octobre, le Souverain Pontife a dit à M. Harmel :

" Publiez tout ce qui a été fait contre la Papauté et contre la France.

Ces événements m'ont vivement attristé, car les gouvernements sont d'accord avec les méchants. C'était entendu d'avance et les mauvais journaux n'ont dit du bien des pèlerinages que parce qu'on attendait de l'argent. La fête de S. Michel les a beaucoup tourmentés. On a crié : Vive le Pape-Roi et les Français !

Liberté complète a été donnée pendant 48 heures aux méchants de faire ces démonstrations hostiles à la Papauté et à la France. C'est la force brutale.

La Passion se renouvelle, voici le jardin de Gethsémani, le couronnement d'épines, le portement de Croix et puis, c'est le Calvaire. Oui, ajoute le S. Père, avec une expression d'indicible rési-

gnation, oui, le calvaire, et il faudra que nous y montions. On veut des victimes, on veut que le Pape souffre et qu'il soit victime. Eh bien ! il faut se préparer. On laisse libre les méchants, les gouvernements les aident même. Vous verrez qu'on fera l'assaut du Vatican.

— Ah ! mes enfants, vous ne verrez plus le Pape actuel, il faudra qu'il meure sur le calvaire, mais après la mort viendra la résurrection. Autrefois le Pape était prisonnier, maintenant il est otage, il dépend d'une poignée de méchants, les gouvernements l'abandonnent, il est seul, tout seul, il n'y a plus que la divine Providence.

Pour vous je vous dois des remerciements. Pendant trois semaines vous avez consolé mon cœur, oui, la famille Harmel a fait ma consolation, Dieu vous en récompensera, non seulement dans vos âmes et dans vos enfants, mais encore dans vos entreprises matérielles. Oui Dieu vous bénira.

Félix ! vous entendez, le bon Dieu bénira votre famille. Ne vous découragez pas sur tout ce qui s'est passé, au contraire, ayez plus de courage que jamais.

Le S. Père demanda où était le fils Léon de M. Harmel, qui porte son nom.

“ C'est bien ! Léon, vous avez beaucoup travaillé, je vous fait chevalier de S. Grégoire. Vous, Félix, vous serez commandeur, puis s'adressant au “ Bon Père, ” je veux vous écrire une lettre que vous conserverez dans votre famille. Je dirai clairement que toute la consolation que j'ai eue dans ce pèlerinage, c'est à Harmel que je la dois. Voici un souvenir pour Harmel, c'est mon portrait. Pour les autres je leur donnerai quelques médailles. Adieu mes enfants, adieu je vous bénis.”

---

#### LETRE DU S. PÈRE À M. LÉON HARMEL, TERTIAIRE.

“ Grande et profonde, dit-il, a été notre consolation en recevant cette multitude d'ouvrier français qui, sous votre conduite et votre sage direction, ont entrepris le pèlerinage de la ville sainte, et en contemplant de nos propres yeux les témoignages de leur affection, de leur dévouement et de leur vénération pour Nous et pour le S. Siège apostolique ; mais d'autant plus amère a été la douleur que Nous avons ressentie en les voyant livrés, sans véritable provocation de leur part, aux attaques, aux outrages et à toute espèce d'avanies de la part d'une populace effrénée, déchainée contre eux.

Ces faits qu'on ne saurait assez réprover, ne diminuent cependant en rien la gloire et l'estime que vous vous êtes acquises auprès de tous les bons catholiques ; bien plus pour ce qui vous regarde, vos mérites récents ajoutés aux anciens ont encore augmenté, s'il est possible, notre affection pour vous, et Nous sommes heureux de vous le témoigner ouvertement par la présente.

Mais pleinement convaincu de l'énergie et de la constance de votre volonté. Nous ne doutons nullement que, une fois écartés les obstacles que l'on vient de vous susciter, vous ne poursuiviez avec plus de zèle encore votre noble entreprise. En attendant, Nous sommes heureux de vous exprimer Notre reconnaissance, à vous et à tous les pèlerins, tant à ceux qui ont pu parvenir jusqu'à Rome, qu'à ceux qui ont été empêchés par une violence et une haine également iniques. C'est donc du fond du cœur que nous accordons à chacun d'entre eux, à leurs familles, à vous surtout, cher fils, ainsi qu'à tous vos parents et conjoints, la plus affectueuse bénédiction apostolique."

LÉON XIII, PAPE.

---

## CHINE.

---

*Lettre de Mgr Benjamin Christiaens Franciscain Récollet de Belgique, Vicaire Apostolique du Hon-pé méridional, (à Son Eminence le Cardinal Siméoni, Préfet de la S. Congrégation de la Propagande,) sur les événements à I-Tchang.*

Han-Kow, 12 septembre 1891.

Eminentissime Seigneur, j'étais venu à Han-Kow pour donner la consécration épiscopale à Mgr Jean Hoffman, religieux de mon Ordre de la province de Hollande, récemment élu Vicaire apostolique du Chan-si méridional. Vingt prêtres assistaient à la cérémonie qui eut lieu le dimanche, 6 septembre. Les fidèles remplissaient l'église et nous célébrions cette fête dans la joie du Seigneur, sans nous douter que le deuil allait succéder bientôt à l'allégresse.

Ce jour-là même vers quatre heures de l'après-midi, nous venions de donner la bénédiction du T. S. Sacrement, lorsque nous vîmes arriver d'I-Tchang-fou le R. P. Ansgar Braun, missionnaire de mon vicariat, accompagné de sept Sœurs franciscaines missionnaires de Marie (1) qui dirigent

---

(1) Rde Mère M. de Jésus, Supérieure, originaire du diocèse de Gap; M. M. Madeleine de Pazzi, diocèse de Sées; M. M. du Précieux Sang, diocèse de Cashel, Irlande; Sr M. du S. Suaire, diocèse de S. Brieuc; Sr M. de la Salette, diocèse de S. Brieuc; Sr Marie de S. Elzéar, diocèse de Gand, Belgique. L'Institut des Franciscaines missionnaires de Marie qui compte dix-sept maisons a son noviciat aux Châtelets près S. Brieuc (France) et une maison à Rome Via Guisti, 12.



notre orphelinat. Le Père et les Sœurs se présentaient dans le plus pitoyable état. Le missionnaire avait la tête enveloppée de linges et portait dans ses mains le ciboire teint de son sang.

Ses religieuses le suivaient, les habits déchirés et ensanglantés. Celles-ci, aussi bien que le R. P. Braun, leur directeur, étaient criblés de blessures et leurs vêtements tout rouges de sang.

Ces athlètes intrépides voudraient retourner au plus tôt au combat, heureux d'avoir été dignes de souffrir pour le nom de Jésus.

Que s'était-il passé? Voici leur récit en peu de mots.

Le premier septembre, un inconnu vint présenter à l'orphelinat d'I-Tchang un enfant de deux ans. Il disait que la mère de cette pauvre petite créature était veuve et réduite à la plus grande nécessité, elle suppliait les sœurs de recevoir son enfant dans leur maison et de lui envoyer quelques secours pour subvenir à ses premiers besoins et à ceux de ses autres enfants.

La pauvre petite fut aussitôt confiée à une femme chinoise chargée de la laver et de lui donner des vêtements. Mais quelle ne fut pas sa surprise en s'apercevant qu'on avait trompé les Sœurs et que l'enfant était un petit garçon. Elle en prévint aussitôt les Religieuses.

Non moins stupéfaites et redoutant un stratagème, celles-ci se mirent en quête de l'inconnu, mais ne purent le retrouver.

Le lendemain, elles apprennent qu'une femme a perdu son enfant et qu'elle le cherche partout avec angoisses. Les religieuses la font chercher aussitôt elle-même et l'invitent à se rendre à l'orphelinat. Elle accourt en toute hâte, reconnaît son petit garçon et s'en va toute joyeuse, remerciant vivement les Sœurs d'avoir si bien traité son fils et de l'avoir vêtu de vêtements neufs.

Mais l'éveil était donné, la populace accourt de toutes parts et pousse des cris effrayants. De leurs fenêtres, les Religieuses voient que l'on pille et incendie la maison voisine habitée par un ministre protestant. Les orphelines et les Sœurs courent à la chapelle, là, prosternées la face contre terre, elles reçoivent l'absolution, ensuite la Sainte Communion. (1)

---

(1) Une lettre de la Mère Marie de Jésus, Supérieure des Franciscaines Missionnaires de Marie à I-Tchang, raconte que, lorsque les Chinois assiégèrent le couvent, les Religieuses se réfugièrent avec les orphelines à la chapelle, sous la garde du Divin Maître : à elles atten-

Pendant ce temps, les pauvres petites orphelines levaient leurs mains et leurs voix vers le ciel, demandant le secours d'en haut et répétant sans cesse "Jésus! délivrez-nous, Sainte Vierge Marie! priez pour nous."

Déjà la maison était envahie, le peuple en fureur brise tout ce qu'il rencontre, lance des pierres et des morceaux de bois contre le missionnaire et les religieuses, les frappe à la tête avec une rage infernale et leur met le corps en sang.

(A suivre.)



## JESUS AU BERCEAU.

S. Bonaventure contemplant Jésus enfant dans sa crèche s'écriait :

"O source de tendresse! qui vous a revêtu des lambeaux d'une pauvreté si dure? Qui vous a porté à vous donner ainsi sans mérite aucun de notre part? Ah! c'est la violence de votre amour, c'est l'ardeur de votre charité.

"Oui, il a été véhément ce zèle, elle a été brûlante cette ardeur. Le Roi des cieux a été vaincu par eux, il a été leur captif; vaincu et enchaîné par leurs liens sacrés, il a été revêtu des haillons d'un pauvre enfant.

"O doux petit enfant! Enfant sans égal! heureux celui à qui il fut donné alors de vous serrer dans ses bras, de baiser vos mains et vos pieds, de consoler vos larmes, et de demeurer sans cesse appliqué à vous servir!

"Hélas! pourquoi ne m'a-t-il point été permis de calmer les vagissements de cet enfant et de mêler mes pleurs aux siens? Que n'ai-je pu réchauffer ses membres délicats et me tenir toujours vigilant à son berceau!

---

daient la mort et le Père Ansgar, leur Père spirituel, se hâta de leur distribuer la communion en viatique. Ce fut alors que les Chinois brisant les portes à coups de haches pénétrèrent dans la chapelle par trois ouvertures à la fois. Mais frappés de stupeur, ou retenus par la force d'en haut, ils s'arrêtèrent un instant devant le spectacle qui s'offraient à leurs yeux. Cependant se ravisant bientôt, ils se précipitèrent sur cette troupe innocente comme des tigres avides de sang; ils n'avaient plus figure humaine. Rendu sur le bateau, le Père gravement blessé distribua de nouveau le pain des Anges aux sept religieuses, pour consommer ces saintes Espèces. Les Sœurs eurent ainsi la joie de communier trois fois dans le même jour, car, le matin, à la messe, elles avaient eu la consolation de s'approcher de la Sainte Table.



“ Non, je le crois, ce tendre Enfant n'eut pas dédaigné des soins semblables, et même y eut souri, comme un enfant a coutume de le faire ; il eût pleuré, en voyant un pauvre pécheur verser des larmes, et il eût aisément pardonné son péché.

“ Heureux celui qui eût pu alors mériter de servir son admirable Mère, et obtenir, par ses ardentes prières, qu'elle voulût bien, au moins une fois le jour, offrir son doux Enfant à ses baisers et à ses caresses !

“ Oh ! avec quel bonheur j'eusse préparé le bain qui devait le rafraîchir ! Avec quel empressement j'eusse apporté l'eau qui devait servir à ses besoins ! Avec quelle ardeur je fusse venu en aide à la Vierge, et qu'il m'eût été doux de laver, de mes mains, les langes destinés à vêtir ce pauvre enfant ! ”

## A MARIE

“ Salut ! lis céleste, rose épanouie, mère de l'humilité, Reine des anges, sanctuaire de la Divinité. En cette vallée de larmes, donnez-nous le courage, venez à notre secours, vous que le Ciel nous offre pour avocate au milieu de nos crimes.

“ Tendre Vierge, vous êtes incomparable, vous avez mérité d'entendre la voix de l'Ange, et de concevoir le Fils de Dieu sous le souffle sacré de l'Esprit Saint. Vierge avant d'avoir conçu vous l'êtes encore après. Refuge vraiment unique, hélas ! dans cette vie si inconstante, daignez consoler ceux qui vous servent.

“ La terre est dans l'étonnement en vous voyant Vierge et Mère à la fois. Notre fragilité ne peut comprendre des merveilles d'une puissance aussi magnifique. Il faut que notre foi s'éleve aux célestes hauteurs ; et là seulement elle confesse dans la vérité que vous êtes la Mère du Christ, qu'en vous la Divinité s'est revêtue de notre chair.

“ O Mère ! vous avez engendré un Fils par excellence ; née dans le temps, vous avez mis au jour Celui qui fut votre Père ; simple étoile, vous avez produit le soleil ; faible créature, vous avez donné la vie à Celui qui est incréé ; petit ruisseau, vous avez fait jaillir la fontaine qui vous alimente ; vase fragile, vous avez formé le potier qui vous façonna, et vous êtes demeurée toujours Vierge, toujours immaculée, et par vous, Mère du Christ, la vie que nous avions perdue nous l'avons recouvrée.

“ Rose pure, rose d'innocence, rose nouvelle et sans épine, rose épanouie et féconde, rose devenue pour nous un bienfait de Dieu, vous avez été établie Reine des Cieux ! il

n'est personne qui puisse jamais vous être comparé ; vous êtes le salut du coupable, vous êtes le soutien de tous nos efforts.

Avant l'origine du monde le Seigneur vous a choisie, alors que dans sa sagesse, il jetait les fondements du Ciel. Dès ce jour il arrêta de combler par vous, Vierge et Mère, l'abîme ouvert par le péché de notre premier père. Réjouissez-vous, o Vierge ! o Mère ! réjouissez-vous, c'est par vous que le monde voit ses ruines se réparer. Mêlez les accents de votre joie à ceux dont le Ciel retentit. C'est à vous que la gloire est donnée de payer à Dieu sans réserve le prix de notre rançon ; à vous qu'il a été accordé de délivrer l'homme des malheurs de la ruse infernale dont il fut la victime, et cette gloire est au-dessus de tout éloge."

---

## LES INONDATIONS EN ESPAGNE ET LES FRANCISCAINS.

---

### I

Vous avez peut-être, chers Tertiaires, entendu parler il y a quelques mois, des inondations qui ont causé tant de ruines et fait tant de victimes en Espagne. Laissez-moi vous dire quelque chose de la conduite de nos Pères en ces tristes circonstances. Je le fais pour la gloire de Dieu et pour votre édification. Notre-Seigneur recommandait à ses disciples de faire leurs bonnes œuvres devant les hommes, non pour en tirer vanité, mais pour que les hommes en glorifiasent le Père céleste. D'autre part le bon exemple nous excitera à imiter nos frères en S. François si jamais l'occasion s'en présente. Nous empruntons ce qui va suivre à l'excellente Revue publiée sous le titre d'*Écho Franciscain* (El eco franciscano) par nos Pères de S. Jacques (Santiago.)

"Le 11 septembre, vers les 10 heures du matin, le fleuve commença à déborder par suite de la rupture d'une digue emportée par la violence des eaux. L'Amarguillo crût tellement qu'à 9 heures du soir l'eau entra dans notre église. Déjà elle avait forcé la porte d'une classe, entraînant avec un horrible fracas tables, sièges, globes, mappemondes et autres objets renfermés dans l'appartement. Nous courûmes en toute hâte à l'église, l'eau y montait jusqu'au genoux.

"Le R. P. Gardien retira le S. Sacrement pour le porter à l'Oratoire. Pendant ce temps nous nous hâtions de mettre

en sûreté les tableaux, le linge de la sacristie, les vases sacrés. C'est alors que les portes furent rompues par la force de l'eau qui pénétra violemment dans l'église, charroyant une multitude de tableaux, de sièges, de bancs et d'autres objets enlevés dans les maisons voisines. Ce fut en vain que nous essayâmes de sauver la statue de N.-D. des Sept Douleurs ; l'eau montait jusqu'au cou des Pères les plus grands.

“ Nous pensions alors à nous réfugier au troisième étage, lorsque le bruit causé par la chute des cloisons nous avertit qu'il n'y avait nulle sûreté à rester dans le couvent. Déjà l'eau atteignait le premier étage (1) ; il fallut donc nous servir d'échelles et de cordes pour nous retirer au lieu le plus élevé du jardin. Là nous fûmes témoins des scènes les plus tristes et les plus lamentables. Quels cris, quels gémissements ! quelles voix retentissaient de toutes parts demandant aide et secours ! . . . En même temps une pluie torrentielle tombait sur nous ; les grondements sinistres du tonnerre faisaient trembler la terre, les éclairs se succédaient avec une rapidité vertigineuse et nous pouvions, à leur pâle lueur, apercevoir des malheureux courant, éperdus, sur les toits et disparaître bientôt après entraînés sous les ruines de maisons qui s'effondraient avec un fracas qui étouffait les gémissements et les cris de leurs infortunés habitants.

“ Le lendemain, aux premières lueurs de l'aurore, nous vîmes que ce qui nous avait paru un lac était devenu un cimetière, car de tous côtés on ne voyait que des cadavres !

“ Alors, tous les religieux : prêtres, étudiants, frères convers, munis de pelles et de pioches, parcoururent les rues pour en retirer les cadavres ensevelis dans la vase et les enterrer. Le premier jour nous ne pûmes guère porter au cimetière que ceux qui étaient à fleur de terre, car la vase nous montait jusqu'aux genoux. A midi nous rentrâmes tous au couvent, couverts de boue des pieds à la tête et harassés de fatigue. N'ayant pas d'habits de rechange en nombre suffisant, les uns prirent de vieilles tuniques, les autres des habits laïcs.

“ Pour calmer la faim extrême que nous éprouvions nous dûmes nous contenter de quelques poissons et d'un peu de pain tout couverts de vase, car ils étaient restés toute la

---

(1) Ou plutôt le second étage selon la manière de compter en Canada. En Europe l'étage au niveau de la rue s'appelle le *rez de chaussée* et l'étage qui est immédiatement au-dessus s'appelle le *premier étage*.

nui' sous l'eau. Le reste avait été emporté. On nettoya ces débris du mieux que l'on put. Ce fut là tout notre dîner. Et plût à Dieu que tous en eussent eu autant ! Pour le souper, grâce à notre Père Céleste, nous découvrîmes quelques poignées de riz resté à la cuisine ; on l'assaisonna d'huile à brûler, puisqu'il n'y en avait point d'autre. Ainsi se passa ce jour plein de si tristes souvenirs.

“ Les ravages causés dans notre couvent sont considérables. La cuisine, le réfectoire (salle à manger), les classes et à peu près toutes les divisions du rez de chaussée sont détruits. La plupart des religieux devront se réfugier dans un autre couvent ; le nôtre est trop délabré pour qu'on puisse y séjourner. L'église est remplie par le linge venu de Madrid pour être réparti entre les malheureuses victimes de cette catastrophe.”

(Relation du P. Fortunato Fernandez, présent à cette scène.)

Avant de vous donner la suite de cet article, laissez-moi, chers Tertiaires, vous rappeler que les fléaux sont ordinairement une punition ou une correction divine. Je sais que les incrédules le nient et les considèrent comme des effets naturels. Admettons que les inondations, les tremblements de terre et autres maux soient naturels, ceci les empêche-t-il d'être un châtiment divin ? Non.

En effet, Dieu gouverne ce monde ; rien n'arrive sans sa volonté ou sa permission. Il peut empêcher ces fléaux de fondre sur nous, et il le fait quand les hommes, qui sont ses enfants, lui obéissent en se conduisant chrétiennement. Mais lorsque nous péchons, lorsque nous nous entêtons à mal faire, malgré les avertissements venus du Ciel, alors Dieu laisse ces effets naturels se produire, pour dompter notre mauvaise volonté, et nous faire comprendre qu'il est notre Maître et que nous devons le servir comme il le demande. Vous le voyez, ces fléaux bien que naturels d'une certaine manière sont néanmoins des châtiments divins puisque Dieu les laisse arriver.

Toutefois, chers Tertiaires, n'oublions pas que la punition des uns ne prouve pas que ceux-ci soient plus coupables que les autres.

Un jour on annonça à N. S., que Pilate venait de mettre à mort quelques Galiléens. Et le divin Maître répondit : “ Pensez-vous que ces malheureux fussent plus coupables que les autres Galiléens, parce qu'ils ont ainsi péri ? Non, je vous le dis ; mais si vous ne faites pénitence vous périrez tous pareillement.”

Chers Tertiaires, profitons de cette parole de Jésus-Christ. Nous ne sommes pas encore frappés : ne le serons-nous jamais ? Ce'a dépend de nous. Faisons pénitence en rejetant de notre vie tout ce qui déplaît à Dieu ; vivons comme doivent vivre des enfants de S. François, des enfants de Dieu, et Dieu nous fera miséricorde. Mais n'attendons pas : les fléaux se promènent par le monde entier ; ils sont entrés en Amérique ; veillons à ce qu'ils n'arrivent pas en Canada.

(*A suivre.*)

FR. JEAN-BAPTISTE, *M. Obs.*

## CONNAITRE DIEU ET JESUS-CHRIST

### VOILA LA VIE ETERNELLE.

— Mon Père, j'attends votre démonstration de l'existence de Dieu. Non pas que je doute si Dieu existe ; j'en suis très sûr ; mais comme vous le faisiez remarquer, il est bon de savoir les raisons qui prouvent nos croyances.

— Très bien, mon ami ! J'ajoute que cela est plus important qu'on ne le pense ordinairement. Tu sais que le démon ne dort jamais. Comme un lion rugissant, dit S. Pierre, il tourne toujours autour de nous, cherchant quelqu'un qu'il puisse dévorer. Malheur à ceux qui ne se tiennent pas sur leurs gardes ! Il viendra un moment où le diable les trouvant dans l'ignorance les trompera, les séduira comme il a toujours fait. C'est pourquoi le même Apôtre exhortait les premiers chrétiens à être toujours assez instruits pour être en état de rendre raison de leur foi ; et en outre leur recommandait de croître en la connaissance de N. S.

— Je vous écoute donc.

— Et moi, je suis à toi. J'ai lu qu'un jour un incrédule, soi disant savant, eut une discussion avec un enfant, sur l'existence de Dieu. Comme le savant niait qu'il y eut un Dieu, l'enfant lui dit :

— Monsieur, vous qui savez tout, auriez-vous la bonté de me dire qui a fait cet œuf ?

— Eh ! mais, c'est une poule !

— Bon ; mais, d'où vient cette poule !

— D'un œuf.

— Et ce nouvel œuf ?

— D'une autre poule.

—Je comprends ; nous allons remonter ainsi jusqu'au bout. Mais une chose m'embarrasse. Je me trouve en face d'un premier œuf et d'une première poule, et je me demande d'où vient le premier œuf ?

—Ce n'est pas difficile à trouver, mon enfant ; il provient de la première poule.

—Fort bien, monsieur, mais cette première poule ? . . .

—La première poule, la première poule ? . . . elle vient du premier œuf ; c'est évident !

—Ah ! pardon, monsieur, vous venez de dire que cette première poule a fait le premier œuf ; si elle l'a pondu, elle existait avant lui, elle n'a pas pu en sortir . . .

—Allons, allons, mon petit, vous êtes trop savant ; vous touchez là à des questions qui sont au-dessus de votre âge et que vous ne pouvez comprendre. Attendez que la barbe ait orné votre menton.

—Pardon, monsieur, je comprends dès maintenant que si la première poule a pondu le premier œuf, il faut nécessairement admettre quelqu'un qui a créé la première poule d'où vient le premier œuf. Tout le monde comprend cela sans peine. Il n'est pas nécessaire d'être savant comme vous pour voir que cette première a un Créateur. Or, ce créateur c'est Dieu. Ainsi l'existence de la poule et des œufs prouve l'existence de leur créateur, de Dieu.

—Bravo ! voilà qui est bien répondu. Je n'oublierai ni la prudence de cet enfant, ni sa preuve de l'existence de Dieu. Elle est bien simple, et en même temps claire et convaincante. Mais, savez-vous, mon Père, que j'envie l'intelligence de cet enfant ! Ce n'est pas moi qui aurais trouvé cela.

—Mon fils, Dieu donne ses lumières aux âmes droites et sincères, qui désirent le connaître et le défendre au besoin. C'est lui, dit la Sainte Ecriture, qui ouvre la bouche des muets et rend savante la langue des enfants. Plus d'une fois il a donné à de jeunes enfants de le louer en proclamant ses merveilles. Rappelle-toi que Notre-Seigneur, lors de son entrée triomphante à Jérusalem, fut acclamé par les enfants, tandis que les savants orgueilleux, tels que les Pharisiens, les Scribes, les Docteurs de la Loi se taisaient en faveur de Jésus et même tentaient d'arrêter l'enthousiasme populaire qui éclatait à la vue du Sauveur. Sois donc toujours un véritable enfant de Dieu, et le divin Maître te communiquera ses lumières pour que tu le connaisses de mieux en mieux. Il se découvre volontiers aux âmes simples comme des enfants.

—Mon Père, il y a déjà longtemps que je désire voir

Notre-Seigneur, car je me rappelle qu'il recevait volontiers près de lui les petits enfants, qu'il les caressait, les embrassait, les proposait même comme modèles aux grandes personnes.

— Mon fils, N. S. a plusieurs manières de se montrer. Quelquefois il se montre à nos yeux corporels, ceci est rare. C'est une exception qu'on ne trouve ordinairement que dans la vie des Saints. Le plus souvent il se montre seulement d'une manière spirituelle à notre âme, quand nous l'aimons bien. De temps en temps alors ce bon Maître nous visite, et par un bien-être tout céleste nous connaissons qu'il est là.

— J'ai déjà éprouvé cela, cher Père, mais j'ignorais d'où me venait ce bonheur. N'est-il pas vrai que goûter la joie d'être avec Dieu c'est une preuve très solide de l'existence de Dieu.

— Tu as raison ; de même que ressentir les odeurs d'un parfum est une preuve indiscutable de l'existence de ce parfum, ainsi ressentir les joies divines c'est avoir une preuve très certaine de l'existence de Dieu. Si ceux qui nient Dieu pouvaient goûter ces joies, ils ne le nieraient plus. Ils sont comme les aveugles qui nient l'existence des couleurs qu'ils ne voient pas. Vis donc toujours en bon chrétien, aime toujours Dieu de tout ton cœur et tu le verras en quelque manière, même dès cette vie, car il vient dans les cœurs qui se préservent du péché. " Bienheureux les cœurs purs, a dit Jésus-Christ, car ils verront Dieu " c'est-à-dire, verront les heureux effets qu'il produit en eux quand il y vient et sauront ainsi qu'il existe en eux. Et encore : " Si quelqu'un m'aime, je l'aimerai et je me montrerai à lui. Si quelqu'un m'aime, il sera aimé de mon Père, et nous viendrons à lui et nous ferons en lui notre demeure."

Peut-on douter de l'existence de quelqu'un qui nous est présent ?

(A suivre.)

FR. JEAN-BAPTISTE, M. Obs.

---

## SYRIE

---

Voici un document à joindre aux pièces qui forment le livre d'or de la Custodie de Terre-Sainte. Dans nos pérégrinations à travers les siècles, nous avons souvent l'occasion de voir nos Pères

au chevet des pestiférés, leur prodiguant les soins du corps et de l'âme, adouciissant leurs derniers moments et fréquemment contractant leur mal.

La lettre suivante qui ont reproduite les journaux catholiques de Paris prouve que les religieux actuels n'ont nullement dégénéré de leurs devanciers.

On remarquera que le nom de M. Gilbert, consul de France, figure en tête des signatures.

AL R. P. JACQUES DE CASTELMADAMA, M. O. B. S., CUSTODE  
DE FERRE-SAINTE.

Nous, soussignés, fils de la nation latine d'Alep, soumis à la protection du R. P. Custode avons l'honneur de lui envoyer la présente lettre pour lui faire connaître ce qui suit :

Personne n'ignore, Rme Père, comment notre cité a été frappée, dans ces derniers mois, du cruel fléau du choléra : voilà pourquoi nous sommes obligés, en conscience, devant Dieu, Votre Paternité Rme et le monde entier, de manifester le zèle, la diligence j'ai dit des RR. PP. Philippe de Nazareth et Chérubin d'Afragola.

Nous sommes très reconnaissants à Votre Paternité de nous avoir désigné le P. Philippe comme gardien de notre nation : c'est une grâce que nous ne saurons jamais apprécier comme elle le mérite : il ne cesse de veiller à nos intérêts spirituels et temporels, à l'avancement et au progrès de la nation : nous prions Dieu et Votre Paternité qu'il leur plaise de nous conserver toujours ce père.

Pour ce qui concerne le P. Chérubin, son coadjuteur, nous assurons Votre Paternité qu'aucun éloge ne peut égaler son mérite : il est d'une exactitude et d'un dévouement merveilleux dans l'accomplissement de son devoir.

Pendant le choléra, ces deux Pères se sont dépensés avec un zèle incomparable, ils se sont dévoués avec un désintéressement et une abnégation rares au service de ceux qui étaient frappés par le mal : on les voyait le jour et la nuit, donner tous leurs soins, non seulement aux Latins, mais encore à tous les catholiques de cette ville, avec un courage et un esprit *vraiment philanthropiques*.

Nous prions Votre Paternité d'agréer nos vifs et sincères remerciements pour avoir mis à la tête de notre paroisse ces deux vénérables Pères, modèles de charité et de vertu. Nous supplions Votre Paternité Rme de prendre en considération la présente lettre que nous lui envoyons et qui est l'expression de l'exacte vérité. Nous lui offrons nos hommages sincères et nous lui demandons sa bénédiction paternelle, en nous déclarant :

Ses fils obéissants,

(Suivent une multitude de signatures, en tête desquelles on voit celle de M. Gilbert, consul de France.)



## JUDÉE. — BETHLÉEM.

Voulez-vous que je vous dise un mot sur notre vie de soldats ici ? Ecoutez : — Le vendredi 21 février, nous faisons notre action de grâces au chœur, lorsque nous entendons du tumulte et de grands cris au fond de l'église, ou plutôt dans l'église des Grecs schismatiques qui communique avec la nôtre. Nos braves catholiques qui entendaient la messe accourent pour nous avertir de ce qui se passe ; mais nous avons compris. D'un bord, nous sommes dans la sacristie ; chacun s'arme d'un gros gourdin disposé *à ad hoc*, et nous courons sur le lieu du combat.

Il faut d'abord vous dire que nous avons une porte et un escalier dans l'église des Grecs, pour descendre à la grotte ; les Grecs ont aussi les leurs : chacun doit passer sur son terrain.

Or, depuis quelques jours, notre frère sacristain voyait le prêtre grec remonter par notre escalier, après avoir célébré à l'autel de la Nativité. On ne pouvait leur céder cela ; ils en auraient profité pour avoir cet escalier commun avec nous. C'était leur céder un droit que nous avons le devoir de conserver intact.

Donc, le vendredi 21 février, notre frère sacristain descendant à la grotte, rencontre un prêtre grec dans l'escalier. Il le prie de vouloir bien redescendre et de passer par où de droit. Le Grec s'y refuse : le frère lui barre le chemin. Le prêtre alors pousse un grand cri pour donner le signal à ses confrères, qui attendent là-haut dans l'église l'issue de cette tentative. Le frère a compris sa situation : en deux pas il remonte l'escalier et se place à la porte pour se défendre plus facilement. Mais, ayant pour principe de toujours défendre ses droits, et de ne jamais commencer la bataille, il attend qu'on lui porte le premier coup. Il ne se fait pas longtemps attendre. Il avait autour de lui une quinzaine de prêtres grecs, armés de bâtons ; l'un d'eux lui fait une blessure au front ; le brave frère n'en fut pas étourdi : " J'en ai reçu bien d'autres ! " dit-il ; seulement, il appelle aussitôt au secours, quitte lestement son manteau, et montre qu'il est armé lui aussi. Il descend rarement seul à la grotte, sans porter sur lui de quoi se défendre. Son arme favorite est un gros bâton assez court, garni d'un énorme nœud à l'extrémité. Il commence donc à se défendre en brave et fait le moulinet autour de lui. Dès les premiers coups, il assomme presque deux prêtres grecs : l'un rendait le sang par la bouche. Mais que pouvait-il seul contre quinze ? Un prêtre grec le saisit par la barbe et, ses souliers à la main, lui décharge toute sa fureur sur la tête. Le pauvre frère serait resté sur le carreau, si, par bonheur, le second sacristain n'était accouru. Celui-ci, d'un poignet ferme et vigoureux, fait manœuvrer son bâton et dégage notre frère. C'est en ce moment que nous arrivons : nous trouvons là nos deux frères, l'un ayant la figure ensanglantée, l'autre seulement meurtrie. Nous allions nous précipiter, décidés à frapper sans pitié et sans miséricorde. Mais, les lâches ! ils veulent bien

lutter contre un ou deux, eux une quinzaine, mais dès qu'ils nous voient en nombre, ils reculent, se contentant de crier de loin . . . . A ce moment aussi arrive le gouverneur de la ville avec un général turc et une cinquantaine de soldats ; là finit la bataille.

Nous avons eu deux blessés, légèrement ; les Grecs, cinq ou six. Moi, je n'ai eu ni l'honneur, ni le bonheur de donner ou de recevoir : mais je compte sur la prochaine occasion.

Ces cas ne sont pas rares ici, où nous sommes obligés d'être continuellement en contact avec les schismatiques ; aussi avons-nous un système tout organisé pour cela. Aussitôt que la dispute commence, on sonne la cloche d'alarme, et alors chacun s'empare du gourdin qu'il a dans sa cellule, ou bien, si l'on est au chœur, on trouve à la sacristie les armes toutes prêtes.

Que d'autres faits de ce genre je pourrais vous raconter ! . . . .

FR. YVES-MARIE.

(Extrait de la Revue intitulée : *S. François et la Terre-Sainte.*)

---

## LE PAPE ET LA FRANCE.

---

Le 8 novembre, il s'est tenu dans la paroisse de S. Michel du Havre une assemblée de charité en faveur des orphelins de la Miséricorde. Le discours a été prononcé par le R. P. Monsabré, parfaitement remis de son indisposition du mois dernier.

L'orateur a rappelé en débutant son séjour à Rome, au commencement de cette année.

Il esquisse la belle et sympathique figure de Léon XIII. C'est à la fois le grand cœur et la vaste intelligence du Pape qui ont captivé le R. P. Monsabré.

“ Léon XIII, dit-il, aime la France comme les patriarches aiment leurs aînés. Le salut est là, me disait-il d'une voix assurée comme celle des prophètes.”

Et comme le R. P. Monsabré faisait remarquer au Pape que les déchéances morales et les divisions politiques étaient extrêmes en France, Léon XIII reprit : Mon fils, mon fils, ne dites pas cela. L'évangile a une parole qui assure le salut de la France : “ Bienheureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde.” La noble nation française est à la tête de toutes les bonnes œuvres.

Et Léon XIII fit au célèbre Dominicain l'énumération de toutes les merveilleuses industries du zèle catholique français avec une compétence qui prouvait la sûreté de ses informations et l'exactitude de ses recherches.

Le R. P. Monsabré emporta de cet entretien un rayon d'esérance, et c'est ce doux rayon que, en prenant pour texte la parole évangélique : “ Bienheureux les miséricordieux,” il a transmis à ses nombreux auditeurs de S. Michel.

**Un Evêque Franciscain.** — Le 20 septembre 1891, eut lieu à Victoria (Espagne), la consécration d'un Religieux Franciscain, le Rme P. François Saenz d'Utri, pour le siège de Badajoz. La cérémonie fut présidée par son Excellence Mgr le Nonce : les deux Prélats Assistants furent l'Evêque de Victoria et celui de Lago. Ce dernier est aussi enfant de S. François. Cette cérémonie eut toute la pompe et la majesté qu'on sait donner en Espagne aux fêtes religieuses. La cathédrale regorgeait de monde. Toutes les autorités, civiles, militaires, judiciaires et toutes les corporations y furent représentées. La ville était traversée dans toutes les directions de guirlandes splendides : les maisons étaient richement pavoisées. Les illuminations de la nuit, vues de loin, auraient pu faire croire à un embrasement général de la ville, si on n'avait eu connaissance de ce dont il s'agissait.

Le nouveau Prêlat ayant appris que la députation de la Province lui préparait un somptueux banquet, demanda instamment que les préparations fussent suspendues, afin que l'argent fut employé au soulagement des habitans de Censuegra. C'est ainsi que le nouvel Evêque commença à exercer sa charité.

**Missionnaires Franciscains.** Le vendredi 18 septembre, 12 Religieux Franciscains se sont embarqués à Barcelone pour les Philippines, où de nombreux Religieux de notre Ordre travaillent au salut des âmes.

Déjà, le 8 du même mois, 9 autres Franciscains s'étaient embarqués pour le collège de "Corrientes." De là ils iront aider leurs Frères qui sont les seuls missionnaires de l'immense contrée dite "Gran Chaco."

Au mois de mai dernier, 4 missionnaires Franciscains avaient aussi quitté l'Allemagne pour aller dans le Brésil, où un Evêque les avait appelés afin qu'ils prissent soin de 30,000 Allemands émigrés, qui jusque là étaient restés privés des secours de la religion.

### Un Juif dans le trouble.

Un juif bien connu ici depuis quelque temps s'est mis dans de mauvais draps et il sera probablement ce soir derrière les barreaux. Il achetait des marchandises chez différents marchands de gros et les envoyait colporter dans les Territoires de l'Est. Comme il ne payait pas, les teranes étant arrivés et vu que les factures étaient considérables, les créanciers résolurent de s'assembler. On se rendit chez le juif pour faire des perquisitions. On trouva là une grande quantité de marchandises soigneusement cachées.

Immédiatement un mandat fut lancé contre notre Israélite qui était parti pour Belleville, Ont.

Le grand concétable Bissonnette a télégraphié aux autorités de la-bas pour demander au concétable de Belleville de faire arrêter le fugitif. Quelque temps après, on recevait ici la réponse que l'homme en question était mis en état d'arrestation. C'est alors que M. Bissonnette fils est parti pour cette ville afin d'amener le juif ici. Il doit arriver aujourd'hui pour répondre à l'accusation de fraude au détriment de ses créanciers.

(L'étendard, mi-décembre.)